De Genève à Domosossola par le Simplon, par Théophile Gautier, 1852 – texte tiré de l'ouvrage « Italia », troisième édition de 1860 -

Introduction

Théophile Gautier vécut de 1811 à 1872, essentiellement à Paris.

On trouvera tous détails sur sa vie sur internet.

La première édition d'Italia, livre d'où sont tirées les pages qui suivent, consacrées essentiellement au Léman et au Simplon, est de 1852. Nous avons utilisé pour cette reproduction l'édition de 1860 qui, sauf erreur, est exactement la même. Nous avons retranscrit les pages 19 à 34 pour le simple plaisir d'être en compagnie de ce bon vieux Théophile qui fut le meilleur descripteur du Simplon, et de loin.

Les portraits les plus admirables de lui sont de son ami Nadar, l'un des plus grands photographes que la France ait connu, et l'un des premiers. Un Nadar aussi excellent caricaturiste et doué d'un sens du langage qui lui permet de tracer des portraits « littéraires » de ses contemporains d'une acuité extraordinaire[1].

A vrai dire, ces deux là, Gautier et Nadar nous donnent des complexes, pire, ils nous ramènent à notre insigne médiocrité. Juste voudrions-nous ne pas être parmi ceux-là que su si bien décrire notre photographe :

… je me rappelle avec quelle indignation je trouvai dans je ne sais quelle misérable petite feuille un article, bavé par quelque mauvais drôle né de la matinée…

Voilà qui est bien dit pour des moralistes et donneurs de leçons que le temps oublie, comme il oublie toutes les feuilles mortes qu'il a charrié, comme il oublie aussi toutes les vagues d'un plan d'eau quelconque qu'il a faites s'étaler sur ses bords.

Théophile Gautier, qui se sent à l'étroit dans la capitale, voyage. Il parcourt ainsi entre autres pays, l'Espagne, la Suisse l'Italie.

Dans les pages qui suivent, on le verra se rendre de Genève à Domodossola par le Simplon. C'est la route qui mène à Venise et dont la description constituera l'essentiel d'Italia. Ce sont, pour cette première partie, des pages extraordinaires, flamboyantes. Le Léman, notamment est décrit d'une manière incroyable, écriture toute en nuances, en coloris, en transparences, en effets dont le résultat est de vous faire une fois de plus prendre goût pour une langue capable d'en exprimer autant. On ne saurait faire mieux.

---

[1] On trouvera les pages consacrées à Théophile Gauthier dans l'ouvrage : Nadar, photographe, caricaturiste, journaliste, Collection « Les Arcanes du Temps », Paris, 1979. Celles-ci figurent au début de notre production.

Et cette plume jamais ne peut être prise en défaut de médiocrité. La description du Simplon à cet égard est sublime et correspond, pourvu que vous soyez un brin poète, à ce que vous-même avez pu y découvrir.

Ce sont là des pages que l'on ne saurait oublier. Un écrit si parfait que l'on s'étonne qu'en Suisse romande il n'ait pas donné lieu à des éditions diverses, de luxe en particulier, qui auraient pu nous offrir des ouvrages magnifiques, avec une typographie choisie en conséquence et surtout une illustration de la meilleure veine. Une belle reliure, en skyvertex grenat ou bleu nuit, n'aurait rien gâté.

Ces livres-là, en apparence, n'existent pas. Ni même peut-être n'existeront jamais. A moins que l'on ne se réveille et que le goût pour le bel ouvrage et pour la fluidité voluptueuse de notre langue française ne revienne d'actualité.

Avant qu'on nous l'assassine !

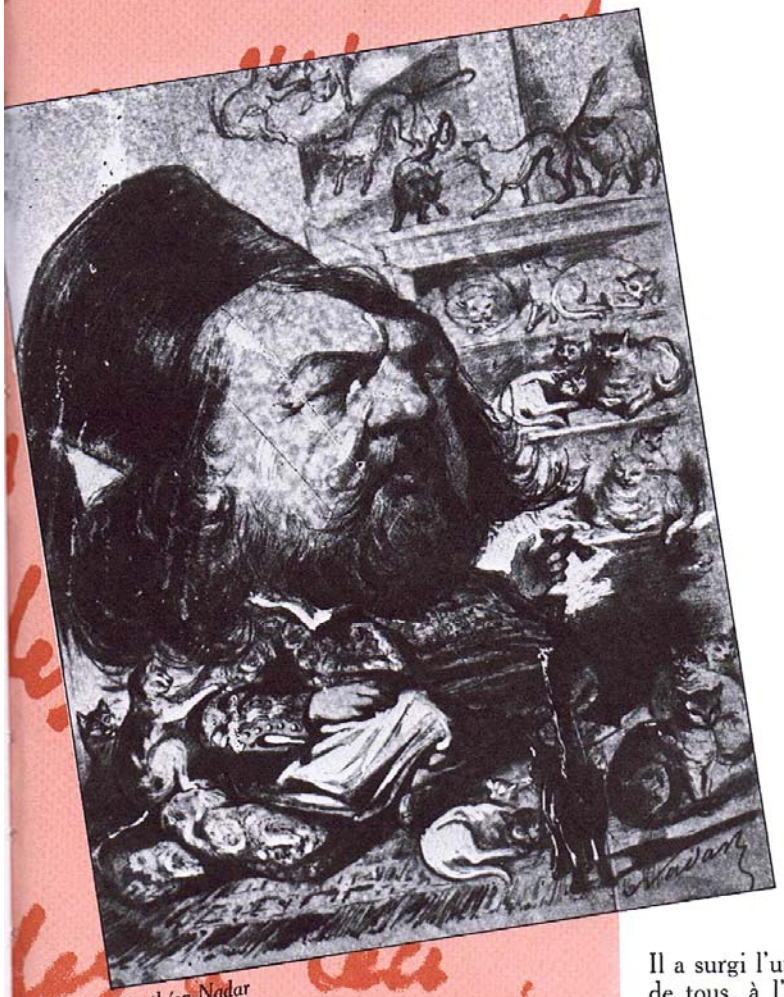
Et nous avec !

Cette brochure modeste n'est qu'un premier pas vers cette renaissance. Un tout petit premier pas !

Antonio Busi

Gautier, par Nadar

GAUTIER



Panthéon Nadar

Il a surgi l'un des plus brillants, le plus brillant de tous, à l'époque propice du mouvement de 1830, au plus fort de la mêlée entre les classiques et les romantiques. Aujourd'hui ces guerres sont refroidies, les deux camps se sont mêlés et les couleurs confondues si bien qu'à les voir, tous ainsi vêtus de rouge, forçats et cardinaux, comme dit Gubetta, on ne sait plus si ce sont les romantiques qui sont des classiques ou les classiques qui sont des imbéciles.

Ce ne serait pas une raison pour oublier les services importants que Gautier rendit alors. Ciseleur raffiné, il fut le Benvenuto Cellini de la pléiade. Il apporta dans la forme une recherche précieuse à peu près inconnue jusqu'alors, et, prosodiste implacable, répandit à pleines mains

...

l'opulence de ses rimes, comme si la richesse faisait le bonheur!

J'ai soutenu et perdu, mais essayez à votre tour! — ce pari un peu impertinent qu'on me proposa un jour : à savoir qu'en ouvrant au hasard le dictionnaire français, j'ignorerais la bonne moitié des mots que nous trouverions sur la page.

Gautier aurait gagné. C'est en effet le technologiste le mieux réussi que je sache; il connaît sur le bout du doigt tous les lexiques de tous les idiomes, et son lecteur a quelquefois besoin d'une bibliothèque pour le suivre. On a plaisanté Gautier — ce n'était pas juste, mais il faut bien dire quelque chose — sur sa science infinie du mot. Gautier ne s'en est pas ému; il reconstruisait peut-être à cette heure, architectone infaillible, les murs effrités de quelque ville enterrée sous le bitume des bords de la mer Morte. Peut-être encore déshabillait-il religieusement dans le retrait de la *Saountâh*, la déesse indienne *Pera-Maoua*, depuis le *Vala* jusqu'à *Aïcha ;* — peut-être encore comptait-il et décrivait-il, la loupe de Spallanzani d'une main et le burin de Dürer de l'autre, dans sa phrase irisée, et tiquetée au flanc d'une paillette lumineuse, les innombrables facettes d'or de l'œil millionnaire de l'éphémère *Chrysanthome*. — « O de quelle benoîte et riante couleur ils ont la prunelle! » disait tout bonnement Nodier.

Le fond de caractère de l'ami Théo est une indulgence vague, indifférente, somnolente. Il n'est pas de ceux qui vont aux galères pour les autres, assurément, mais il a cette vertu essentielle de l'égalité de caractère et de rapports. Gautier est une relation sûre : un des plus grands éloges qu'on puisse selon moi faire d'un homme aujourd'hui. Il a prouvé du reste qu'il était capable d'une affection profonde, avec ce pauvre et doux Gérard de Nerval, et je me rappelle avec quelle indignation je trouvai dans je ne sais quelle misérable petite feuille un article, bavé par quelque mauvais drôle né de la matinée, où cette mort était reprochée à Gautier, au moment où il la pleurait si douloureusement... Le sycophante ignorait tout simplement : la tendresse de Gautier pour Gérard ne s'est jamais lassée, toujours prête, toujours dévouée, avec toute l'ardeur fraternelle et la sollicitude de la mère.

Gautier est d'une grande timidité; c'est pardessus tout l'homme incapable de ce qu'on appelle des démarches. — *Fara da se*, — et il vaut assez pour avoir raison. Un simple fait pour donner sur ce point l'idée du caractère de Gautier : nous causions un jour de Janin, avec lequel il se rencontre jusqu'à deux ou trois fois par semaine depuis quelque trente ans; Gautier n'avait jamais parlé à Janin! — « Je lui vois beaucoup de talent, me dit-il, et je serais certainement content de causer avec lui; mais *ça ne s'est pas trouvé* » — Depuis l'an dernier, un motif grave dut mettre Gautier en rapport avec Janin qu'il trouva serviable et empressé, comme on le trouve toujours.

S'il ne casse pas les bords de ses chapeaux à saluer, il faut dire qu'il pousse vraiment la myopie jusqu'à la cécité. Nous sommes restés, lui et moi, qui n'y vois pas trop clair non plus, six grands mois sans nous voir, jeu de mots à part, pour un salut amical non rendu. Au jour de l'explication, nous eûmes tort tous les deux.

On a dit cent fois qu'il adorait les chats, c'est vrai mais il les remplace parfois par des rats blancs pour lesquels il n'est pas non plus sans estime.

Des gens qui n'ont rien de mieux à faire l'ont querellé pour ses cheveux, pour son nez, et on a même raconté qu'il se présenta un jour à sa porte dans un costume tellement négatif et en dehors des mesquineries de notre civilisation, que le garde municipal qui lui apportait le ruban de la Légion d'Honneur ne sut où ni comment le lui attacher. Facéties. Chacun a le droit de s'habiller ou de ne s'habiller point comme il lui convient, et les fantaisies esthétiques d'un écrivain si plastique ne regardent que lui!

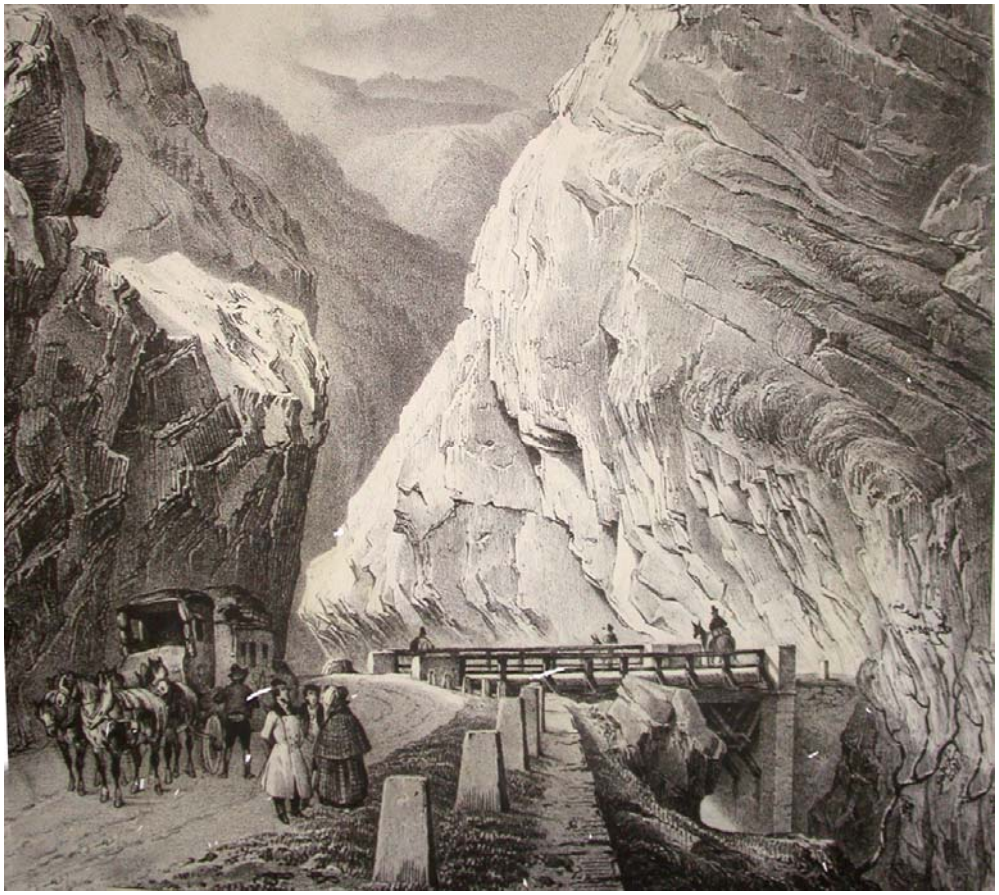
(1858)

Autre photo de Gautier par Nadar

Quelques vues du Simplon

L'hospice puis la descente sur Gondo

Voiture de poste à Simplon-Village, par Gabriel Lory, 1811, puis les gorges au-dessus de Gondo



La route du Simplon que nous allons suivre est une merveille du génie humain. Napoléon, se souvenant de la peine que devait avoir eue Annibal à faire fondre autrefois les Alpes avec du vinaigre, comme le racontent sérieusement les historiens, a voulu épargner ce travail aux conquérants qui désireraient entrer en Italie, et a fait exécuter en trois ans ce chemin miraculeux. Il fallait que le vinaigre antique fut d'une force terrible ; car cent soixante mille quintaux de poudre et dix mille hommes suffirent tout au plus à faire à l'âpre flanc de la montagne cette imperceptible raie qu'on appelle une route.

Le terrain s'élève par une pente assez douce, entre deux bordures de montagnes qu'on croirait toucher avec le doigt, bien qu'elles soient passablement éloignées ; mais dans les régions alpestres, on est à chaque instant trompé sur la distance, par la perpendicularité des plans. Les crêtes qu'on laisse en arrière de soi sont couvertes de neiges ; c'est une ramification des Alpes helvétiques. Sur leurs flancs, qui semblent inaccessibles même au pied de la chèvre, se tiennent suspendus, on ne sait comment, des villages trahis par leurs clochers quelquefois seuls visibles. Des chalets perdus dans la montagne, avec leurs auvents de bois et leurs toits chargés de pierres, de peur que le vent ne les enlève, révèlent tout à coup la présence inattendue de l'homme ; c'est là que, bloqués par les frimas et les lavanges[2], les pâtres passent l'hiver, loin de toute relation humaine. Où vous pensez ne trouver que des aigles et des chamois, vous rencontrez des faucheurs et des faneuses : la culture monte à de vertigineuses hauteurs ; nous avons vu une femme qui bottelait du foin au bord d'un précipice de quinze cents pieds, sur une prairie en pente comme un toit et que tachetaient quelques vaches dont on entendait tinter les clochettes.

Brigg n'est déjà plus au fond de la vallée qu'une de ces boîtes de jouets d'Allemagne représentant un village sculpté en bois. C'est la même proportion ; les boules de fer-blanc brillent encore comme des paillettes aux rayons du matin. Le Rhône ne semble plus qu'un fil jaune.

A la droite de la route s'étend à perte de vue un horizon de montagnes élevant leurs têtes unes au-dessus des autres, et formant un panorama sublime. Le Mont Blanc[3] fait jaillir au fond de ce chaos magnifique quelques-unes de ses aiguilles neigeuses.

A la gauche, ce sont de grandes forêts de sapins d'une vigueur et d'une beauté surprenantes : le sapin est le gazon de la montagne. Il est à elle dans la proportion du brin d'herbe à la prairie. Cet escarpement abrupt qui vous paraît velouté ça et là de plaques de mousse est couvert en effet de sapins et de mélèzes de soixante pieds de haut. Les brins d'herbes pourraient faire des mâts de navire : ce frisson à la peau de la montagne est une vallée qui cacherait et qui cache souvent un village dans son pli. Ce filet immobile et blanchâtre, que vous prendriez pour une veine de neige, c'est un torrent fougueux qui se précipite avec un fracas horrible qu'on n'entend pas.

---

[2] Il s'agirait plutôt selon nous du mot avalanches.

[3] Il s'agit manifestement d'une erreur, puisque le Mont-Blanc est naturellement invisible depuis le Simplon.

Rien n'est plus beau et plus agréablement grandiose que le commencement de la route du Simplon, en venant de Genève ; l'immensité n'exclut pas le charme ; une certaine grâce voluptueuse revêt ces colossales ondulations ; les sapins sont d'un vert si frais, si mystérieux, si tendre dans son intensité ; ils ont un port si élégant, si dégagé, si svelte ; ils vous tendent si amicalement les bras sous leurs manches de verdure ; ils savent si bien prendre des airs de colonnes avec leur tronc argenté ; ils se retiennent si adroitement en crispant leurs doigts au bord des gouffres ou sur les parois à pic ; les sources babillent si gentiment de leurs voix argentines à côté de vous sous les pierres ou les plantes aquatiques ; les lointains déploient de si jolis tons bleus, les précipices se font si engageants qu'on se sent dans un état d'exaltation extraordinaire et qu'on se lancerait volontiers, la tête la première, dans ces jolis gouffres.

On longe pendant quelque temps un délicieux abime, au fond duquel la Saltine fit des cabrioles écumeuses et s'échevelle de la façon la plus pittoresque. Les forêts de sapins en voie d'exploitation offrent un aspect singulier. Le tronc des arbres, coupés à quelques pieds de terre, a l'apparence des colonnes plantées dans les cimetières turcs, et l'on se demande avec étonnement comment tant d'Osmanlis se trouvent ainsi enterrés dans une montagne suisse. Quand l'exploitation est récente, l'entaille faite par la hache présente des tons saumon clair qui se rapprochent beaucoup de la chair humaine : on dirait des blessures faites au corps de ces nymphes que les anciens supposaient habiter l'intérieur des arbres. Le sapin prend alors un air intéressant et douloureux ; quelques fois la terre lui a manqué sous les pieds et il a glissé à mi-gouffre, retenu en chemin par les bras de quelques amis plus solides.

De distance en distance, des maisons de refuge marquées d'un numéro et qui sont au nombre de huit, si notre mémoire ne nous trompe, attendent les voyageurs surpris par quelque orage, quelque fonte de neige ou quelque avalanche. Dans ces lieux si solitaires, si perdus en apparence, la pensée humaine vous accompagne partout et vous protège. Lorsque vous vous croyez seul entre la nature et Dieu, noyé dans le vaste sein de l'immensité, un cantonnier qui casse humblement des pierres et s'occupe à combler l'ornière qui ferait verser votre voiture, vous rappelle au sentiment de la solidarité générale. Dans ce profond isolement un de vos frères travaille pour vous ; un troupeau de chèvres effrayées grimpe le long des murailles à pic formées par le roc, sautelant d'aspérités en aspérités avec une agilité incroyable, malgré les cris du chevrier qui les rappelle ; une pièce de terrain cultivée apparaît tout à coup dans un endroit invraisemblable ; un groupe de maisons indique que là on aime et l'on hait, l'on jouit et l'on souffre, l'on vite et l'on meurt, comme dans la plaine et dans la ville ; des cabanes isolées trahissent des cœurs qui ont la force de supporter sans accablement le spectacle de l'immensité et de rester face à face avec Dieu, en dehors de toute distraction humaine.

Arrivé à un endroit où la vallée se tranche en une profonde coupure, où se jettent tous les torrents et toutes les sources qui ruissellent de la montagne et

traversent la route par des conduits souterrains, on franchit un pont dont les culées sont d'une hauteur prodigieuse, puis l'on fait un coude et l'on commence à gravir une autre crête.

C'est là que se trouve le relais, avec ses deux corps de bâtiments reliés entre eux par une galerie couverte en forme de pont.

Le mont Alost, que l'on avait toujours vu au fond de la perspective, cache sa tête neigeuse à l'horizon, et l'on a devant soi le Pflecht-Horn avec sa calotte de glaces d'où filtrent des torrents, et un peu plus loin le Schoen-Horn, encapuchonné de nuages : les sapins deviennent plus rares, la végétation s'appauvrit sensiblement. Cependant des plantes courageuses continuent à tenir compagnie à l'homme et rappellent l'idée de la vie dans ces lieux où tout paraîtrait mort. Le rhododendron étale sa verdure vivace et sa belle fleur qu'on appelle ici la rose des Alpes : la gentiane bleue, les saxifrages, le cornillet moussier à fleurs roses, le myosotis aux petites étoiles de turquoise escaladent bravement la montagne avec vous, profitant d'un filet d'eau, d'un peu de terre au creux d'un roc, d'une fissure de schiste, du moindre accident favorable : l'homme, lui, ne renonce jamais. Il bâtit jusque dans la glace, au risque d'être emporté par les eaux et les neiges ; il semble mettre son amour-propre à habiter les lieux inhabitables.

Nous étions parvenu à peu près au point culminant de la route, quelque chose comme cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il n'y avait plus entre nous et le ciel que le glacier de Pflecht-Horn, d'où se précipitaient quatre torrents presque perpendiculaires : quatre trombes d'écume et de fange. L'on voyait distinctement le premier de ces torrents jaillir de l'angle du glacier par une arcade d'un vert cristallin ; c'était étrange et beau, de voir accourir du haut de ce pic cette eau savonneuse et poussiéreuse qui passe par-dessus la route, recouverte en cet endroit d'une galerie voûtée que les infiltrations ont tapissée de stalactites et qui a maintenant l'air d'une grotte naturelle ; des ouvertures permettent de voir en dessous de la cataracte, qui tombe à l'abîme en mugissant. Les autres eaux grondaient et fuyaient en fusée d'argent, en écumes neigeuses, avec un bruit et une turbulence inimaginables. Le spectacle était d'une sauvagerie tout à fait romantique. Le Pflecht-Horn, à cette hauteur, ne présente plus que des terres décharnées, des rochers, des glaces, des neiges, des eaux torrentueuses ; la peau de la planète apparaît dans toute sa nudité, que quelque nuage compatissant vient voiler de temps à autre de son manteau d'ouate.

A partir de là le chemin commence à descendre. On quitte le versant helvétique pour le versant italien. Chose bizarre ! Dès que nous eûmes franchi la crête qui sépare les deux régions, nous fûmes frappé par l'extrême différence de la température. Sur le versant helvétique, il faisait un temps charmant, doux, tiède et lumineux ; sur le versant italien soufflait une bise glaciale et de grands nuages pareils à des brouillards passaient sur nous en nous enveloppant : le froid était atroce et surtout sensible par le contraste. Le paletot et le manteau que nous

ne manquons jamais d'emporter lorsque nous allons dans le Midi suffisaient à peine pour nous empêcher de claquer des dents.

L'ancien hospice du Simplon s'aperçoit sur un plateau inférieur, à la droite du chemin, en venant de Suisse ; c'est un bâtiment jaunâtre, surmonté d'un clocher assez haut. Le nouvel hospice, beaucoup plus vaste, est à gauche ; on y reçoit les voyageurs en péril ou fatigués, et on leur prodigue gratuitement les soins que réclame leur état. Les personnes riches donnent quelque chose pour l'église. Au moment où nous passions devant l'hospice, il en sortait deux prêtres, l'un jeune et l'autre vieux, mais d'une vieillesse vigoureuse, qui descendaient ensemble du côté de l'Italie ; ils portaient tous deux le chapeau à bords retroussés, les culottes courtes, les bas noirs, les souliers à boucles ; l'ancien costume de prêtre, avec l'aisance et la sécurité des ecclésiastiques dans les pays vraiment religieux.

Le caractère des montagnes, que l'on croirait devoir devenir plus doux et plus riant en approchant de l'Italie, prend au contraire une âpreté et une sauvagerie extraordinaires. On dirait que la nature s'est fait un jeu des prévisions, ou qu'elle a voulu préparer un repoussoir, comme disent les peintres, pour les gracieuses perspectives qui vont se dérouler. Ce renversement est très curieux : c'est la Suisse qui est italienne et l'Italie qui est suisse, dans cette étonnante route du Simplon.

Du point où la descente se prolonge au village du Simplon, il y a deux lieues encore qui se font rapidement : on traverse plusieurs fois un torrent très tapageur et très convulsif, sur lequel passe une source conduite dans des tuyaux en bois en manière d'aqueduc vers les prairies qu'elle doit arroser.

Tout en cheminant, nous comparions ces montagnes aux différentes Sierras espagnoles que nous avons parcourues. Rien n'est plus différent : la Sierra Morena, avec ses grandes assises de marbre rouge, ses chênes verts et ses lièges ; la sierra Nevada, avec ses torrents diamantés où trempent des lauriers-roses, ses plis et ses reflets de satin gorge de pigeon, ses pics qui rougissent le soir comme des jeunes filles à qui on parle d'amour : les Alpujaras, avec leurs escarpements baignés par la mer, leurs vieilles villes moresques et leurs tours de vigie perchées sur quelque plateau inaccessible, leurs pentes où le gazon brûlé ressemble à une peau de lion ; la Sierra de Guadarrama, tout hérissée de masses de granit bleuâtre qu'on prendrait pour des dolmen et des peulven celtiques, ne ressemblent en rien aux Alpes, et la nature, au moyen d'éléments en apparence semblables, sait produire des effets variés.

III

Le Simplon, Domo d'Ossola, Luciano Zane.

Le village du Simplon se compose de quelques maisons agglomérées au bord de la route, et qui trouvent une source d'aisance dans le passage des voyageurs. L'on s'y arrêta pour diner dans une auberge assez propre. La salle à manger était

tendue d'un papier en grisaille représentant la conquête des Indes par les Anglais, et qui eût pu servir d'illustration à la guerre du Nizam de Méry, à cause du mélange de lords et de brahmes, de ladies et de bayadères, de calèches et de palanquins, de chevaux et d'éléphants, de péons à moitié nus et de laquais en livrée, de cipayes et de horse-guards, qui fait de cette tenture une encyclopédie indienne, bonne à consulter en attendant la soupe : plusieurs artistes facétieux se sont permis de mettre des moustaches à la grande bayadère, une pipe à lady Williams Bentinck, un bonnet de coton au gouverneur et une queue phalanstérienne au vénérable chef des Pandits ; mais ces ornements capricieux ne détruisent pas l'harmonie générale. Ce papier indo-anglais sert aussi de registre et reçoit les noms des voyageurs. Quelques mauvais plaisants en ont accouplés qui seraient fort étonnés de se trouver ensemble.

Les pentes deviennent de plus en plus rapides ; la vallée où la route circule s'étrangle en gorge ; les montagnes latérales s'escarpent affreusement ; les rochers sont abrupts, perpendiculaires, quelquefois même ils surplombent ; leurs parois, qui offrent à chaque instant la trace de la mine, montrent qu'ils n'ont livré passage qu'après une longue résistance, et qu'il a fallu brûler bien de la poudre pour en avoir raison. Les couleurs se rembrunissent et la lumière ne descend plus qu'avec peine au fond des étroites coupures ; des taches d'un vert sombre, presque noir, qui sont des forêts de sapins, tigrent les roches fauves et leur donnent un aspect féroce. Les torrents se changent en cascades, et au fond de la fissure gigantesque, qui semble le coup de hache d'un Titan, gronde et tourbillonne la Dovéria, espèce de rivière enragée qui roule, au lieu d'eau, des blocs de granit, des pierres énormes, de la terre en fusion et une fumée blanchâtre ; son lit, beaucoup plus large qu'elle, et où elle se vautre et se tord convulsivement, a l'air de la rue d'une cité cyclopéenne après un tremblement de terre ; c'est un chaos de roches, de quartiers de marbre, de fragments de montagne qui affectent des formes d'entablements, d'architraves, de tronçons de colonnes et de pans de murs ; dans d'autres endroits, les pierres blanchies forment d'immenses ossuaires ; on dirait des cimetières de mastodontes et d'animaux antédiluviens, mis à découvert par le passage des eaux. Tout est ruine, ravage, désolation, menace et péril : les arbres arrachés se tordent comme des brins de paille, les rocs entraînés s'entrechoquent avec un bruit terrible, et cependant nous sommes dans la saison favorable. En hiver, le passage doit être quelque chose d'impossible et de formidable. Nous engageons les décorateurs qui voudraient peindre une gorge fantastique pour la fonte des balles du *Freyschütz* à venir faire quelques croquis dans la vallée de Gondo.

Cette Dovéria, quelque furieuse et dévorante qu'elle soit, a rendu pourtant de grands services ; l'homme, sans elle, n'aurait pu séparer ces masses colossales. Avec son eau, qui ne connaît pas d'obstacles, elle a frayé le chemin à l'ingénieur. Son cours est un tracé grossier de la route. Torrent et route se côtoient assidûment. Tantôt c'est le torrent qui empiète sur la route, tantôt la route qui empiète sur le torrent. Quelquefois le rocher oppose un rempart

gigantesque qu'on ne peut franchir ni tourner ; alors une galerie creusée dans le roc avec le ciseau et la mine lève la difficulté. La galerie de Gondo, percée de deux ouvertures qui en font le plus admirable souterrain du mélodrame, est une des plus longues après celle d'Algaby, qui a deux cent vingt pieds. Elle porte à l'une de ses extrémités cette courte et noble inscription : *Aere Italo, 1795, Nap.imp.*

A peu près vers cet endroit, le Frasinone et deux torrents qui viennent des glaciers du Rosboden se précipitent dans l'abîme avec une fureur et un bruit épouvantables. La route suit une corniche en saillie sur le gouffre. Les murailles de rochers se rapprochent encore davantage, rugueux, noirs, hérissés, ruisselants, hors d'aplomb, et ne laissant voir entre leurs cimes, hautes de deux mille pieds, qu'une étroite bandelette de ciel qui lui bien loin de vous comme une espérance. En bas est la nuit, le froid, la mort ; jamais un rayon de soleil n'arrive jusque-là. C'est l'endroit le plus farouchement pittoresque du passage.

A travers cette nature en désordre, elle roule, tourne presque toujours à angles droits et très soudainement. Quoique nous ayons descendu trois fois en Espagne cette espèce de montagne russe, qu'on appelle la Descarga, au triple galop, au milieu des vociférations du zagal, du mayoral et du delantero, dans un carillon de coups de fouet, de grelots et d'injures, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine émotion en dégringolant ainsi sur trois roues, la quatrième retenue par le sabot, qui talonnait terriblement, et la tête du cheval sous la main renâclant au-dessus du vide, le long de pentes très roides et dégarnies de parapet à presque tous les endroits dangereux. Il semble qu'à toute minute on va verser ; et cependant cela n'arrive jamais, et les pointes de mélèzes ou de rochers qui se dressent du fond de l'abîme sont privées du plaisir de vous empaler. Pendant la mauvaise saison, on se sert de traîneaux, et, disent les guides, si le traîneau glisse dans le gouffre, on a le temps de se jeter de côté : avantage touchant !

Après avoir traversé des ponts hardis, des souterrains prodigieux, car il y en a un où tout le poids de la montagne porte sur une pile de maçonnerie, on parvient à une région un peu moins resserrée. La vallée s'évase, la Dovéria s'étale plus à son aise, les nuages et les brouillards amoncelés se dissipent en flocons légers. La lumière filtre moins avare du ciel ; cette teinte grise, verte, glaciale et dure qui caractérise les horreurs alpestres, se réchauffe un peu ; quelques maisons s'enhardissent et montrent le nez à travers des bouquets d'arbres sur des gradins moins escarpés, et bientôt l'on atteint Isella, petit village où se trouve la première douane piémontaise.

La douane est un bâtiment entouré d'un portique à arcades soutenues par des colonnes de granit gris. Sur la muraille nous remarquâmes un cadran solaire à l'état de sinécure, car les rayons de l'astre ne doivent pas parvenir souvent jusqu'à lui. Il porte l'inscription suivante : Torna, tornando il sol, l'ombra smarrita, ma non ritorna più l'età fuggita (L'ombre évanouie revient quand revient le soleil, mais l'âge enfui ne revient plus). Le *concetto* italien joue déjà dans la pensée philosophique sur *torna, tornando, ritorna*. Oh ! combien plus

simplement terrible nous avertit jadis le cadran de l'église d'Urrugne, en approchant de la frontière d'Espagne, avec ce mot effrayant sur la fuite des heures : *Vulnerant omnes, ultima necat* (Toutes blessent, la dernière tue) ! Gnomons et cadrans, nous entendons votre langage ; et nous avons fait graver sur notre cachet : *Vivere memento* (Souviens-toi de vivre). En passant devant vous, nous hâtons le pas, fussions-nous fatigué et le lieu nous plût-il pour planter notre tente ; car nous comprenons qu'il faut nous dépêcher de visiter cette terre qui doit bientôt nous absorber dans son vaste sein.

Le paysage s'égaie et devient riant. Des charrettes et des chars à bœufs vont et viennent, des paysans débusquent par des sentiers latéraux ; des paysannes assez jolies, portant une large bande rouge au bas de leur jupe, nous regardent avec leur grand œil méridional. De blanches villas, des clochers se relèvent dans des flots de verdure ; la vigne s'étale en guirlandes et en berceaux ; on sent, à une certaine élégance, qu'on n'est plus en Suisse. La Dovéria continue à rouler dans son lit pierreux, mais à distance respectueuse, comme un compagnon inculte et farouche qui préfère vous quitter à l'entrée de la ville ; pourtant la chaussée ça et là constellée d'énormes galets, une arche du pont emportée, témoignent de son mauvais caractère. Napoléon, qui bâtissait pour l'éternité, n'a pu faire le pont assez solide pour les coups de tête du torrent : cette gracieuse vallée s'appelle Dovearo.

Un détail assez singulier et peu italien, du moins dans nos idées septentrionales, c'est le parapluie bourgeois, le riflard patriarcal, porté par tous les gens que nous rencontrions, hommes, femmes et enfants ; le mendiant lui-même a son parapluie. Nous comprîmes bientôt le pourquoi.

Au dernier coude de la route s'élève une chapelle veillant sur un cimetière ; puis l'on arrive au pont de Crevola, qui termine avec une merveille tous les prodiges du Simplon. Ce pont, qui a deux arches supportées par une pile et des culées est d'une hauteur immense, car la croix d'une église située plus bas atteint à peine la balustrade, ferme la vallée de Domo d'Ossola, qu'on découvre de là tout entière.

A côté du pont, une passerelle en bois jetée sur la Dovéria sert aux relations des maisons du bourg disséminées sur les deux rives.

L'Italie se présentait à nous sous un aspect inattendu. Au lieu du ciel d'azur, des tons orangés et chauds que nous rêvions, sans penser après tout que l'Italie du nord ne peut avoir le climat de Naples, nous trouvions un ciel nuageux, des montagnes vaporeuses, des perspectives baignées de brumes bleuâtres, un site d'Ecosse lavé par un aquarelliste anglais, un paysage humide, verdoyant, velouté, digne d'être chanté par un poète lakiste.

Pour n'être pas le tableau que nous avions imaginé, celui que nous avions devant les yeux n'en était pas moins très beau ; ces montagnes qu'estompaient les nuages qui s'effrangeaient en pluie, ces plaines vertes semées de villas, cette route bordée de maisons festonnées de vignes étayées par des piliers de granit, ces jardins fermés par des dalles de pierre mise debout, formaient, malgré

l’orage qui se résolvait en averse, un ensemble gracieux et magnifique. Chaque détail de construction révélait déjà un sentiment de la beauté et un soin de la forme qui n’existent ni en France ni en Suisse.

Nous approchions de Domo d’Ossola, où nous ne tardâmes pas à entrer sous une pluie battante, qui, pour les raisons que nous avons dites tout à l’heure, ne prenait personne au dépourvu. La place de Domo d’Ossola, taillée en trapèze, est assez pittoresque, avec ses arcades aux piliers trapus, ses balcons projetés en saillie, ses toits débordant, ses galeries à colonnes et ses pavillons surmontés de girouettes.

L’auberge où la diligence s’arrêta était peinturlurée, à la mode italienne, de fresques grossières, ou, pour mieux dire, de barbouillages en détrempe, représentant des paysages entremêlés de palmiers et de plantes exotiques. Autour de la cour centrale régnait, comme dans le patio espagnol, une galerie à colonnes grisâtres. Il était sept heures du soir, nous ne devions partir qu’à deux heures du matin, et il pleuvait comme pour un nouveau déluge. Nous avions diné au village du Simplon, et la ressource de passer le temps à table nous était interdite. Nous demandâmes au garçon de l’hôtel si par hasard il n’y avait pas quelque spectacle dans la ville. Le théâtre était fermé, et l’impresario des marionnettes venait précisément de terminer ses représentations la veille ; mais il n’avait pas encore quitté Domo d’Ossola. L’idée nous vint de nous faire organiser une soirée pour nous tout seul, et nous voilà accompagné d’un guide qui nous croyait fou, sautillant à travers les flaques d’eau, sous les hachures pressées de la pluie, à la recherche du *marionnettista*. Tout en marchant, nous cherchions à saisir quelques aspects de la ville. A la clarté mourante du jour, l’on pouvait démêler encore sur les murailles des peintures pieuses, des statuettes de madones coloriées, éclairées par des lampes.

(La suite à découvrir sur l’original)